

# "HAMLET" au théâtre Marigny

C'ÉTAIT un adolescent affectueux, qui, après avoir quitté sans gêne ses parents pour faire ses études, avait retrouvé avec joie la douceur de la famille. Et soudain, le triple drame, coup sur coup : la mort du père, et la douleur naturelle qui s'ensuit — puis le mariage inconcevable de sa mère, deux mois après le veuvage, et la très douloureuse déception de ce fils aimant — enfin la révélation par le spectre du crime du nouveau roi et de la complicité maternelle. C'en est trop. Tout ce qu'il avait de foi s'écroule. Il y a quelque chose de pourri dans le royaume de Danemark. Le monde entier devient inhabitable.

Le vrai drame d'Hamlet, qui commence, ne sera pas tellement de savoir s'il pourra tuer son beau-père; il sait que fatalement il le tuera et, à la première occasion offerte, quand le roi est seul en prière, il ne se dérobe — du moins s'en convainc-il — qu'affin de se réserver pour une circonstance plus cruelle, où il sera sûr d'envoyer l'usurpateur à une damnation éternelle. Le vrai drame, ce sera le déchirement de cette âme entre son besoin inné d'amour et son besoin nouveau de mépris. Il va jouer à ridiculiser tous ceux qui l'entourent, pour bien se convaincre de sa vanité du monde. Pauvre cœur, retourné contre lui-même et qui s'acharne à dégrader ce qu'il est ardemment disposé à aimer. L'affection confiante qu'il portait à sa mère a été trahie combien cruellement, et il ne peut plus croire à l'amour. Fragilité, ton nom est femme. Il ne veut même plus croire à Ophélie. On a douté de son amour pour elle, à cause de son attitude à son égard. Et, certes, d'après ce qu'on en voit, il faut avouer avec Dowden que c'est bien là « le plus étrange roman d'amour... ». Mais nous sommes au moment où il ne veut plus, ne peut plus aimer Ophélie. « Je vous ai aimée jadis... », lui dit-elle. Jadis : avant le crime de sa mère. Désormais, c'est fini. Devant celle qu'il aimait, cette femme lui a donné le spectacle de la dérision de l'amour. Chaque mouvement de tendresse en lui sera freiné par le rappel de la perfidie féminine. Jean-Louis Barrault a rendu admirablement ce désir d'amour, et ce besoin un peu sadique de faire mal à ce qu'il aime, de se faire mal à lui-même. Et l'on n'est pas prêt d'oublier ce jeu de scène où, après avoir accablé la pure Ophélie de son ironie malsaine, le ricanement atroce d'Hamlet, du tendre Hamlet, s'achève soudain en un sanglot étouffé...

Mais il est celui qui ne peut plus s'abandonner à l'amour. Alors, cette juvénile puissance d'affection, il va la reporter toute sur son ami Horatio. Je crois que J.-L. Barrault n'a pas eu tort de pousser cette amitié jusqu'à la plus extrême tendresse. Son grand amour refoulé du côté des femmes, Hamlet l'orienta sur le seul être qui en reste digne. Chez cet adolescent désaxé, tourmenté, l'amitié pour Horatio prend une forme spéciale, trouble, qui est peut-être plus que de la simple affection...

Mais ici on ne peut insister. Le texte de Shakespeare ne nous impose nullement cette conception. C'est le mérite de J.-L. Barrault de nous la suggérer, ne fût-ce qu'un instant, de nous la rendre possible, explicable... Mais ce grand sensible est aussi un grand raisonneur. D'une mentalité en cela moderne, il s'analyse sans cesse. Celui qu'on a présenté comme un faible est l'être le plus fort de ce drame, car il est le seul à voir clair, le seul qui élève la lucidité à la hauteur du courage. Mépris pour les autres, mépris pour lui-même. Ne plus croire à la grandeur de rien, l'appel du néant. Être ou ne pas être... Le drame du doute, de l'impuissance à agir, est celui de la lutte entre son caractère d'impulsif et cet intellectualisme trop lucide qui, à force d'analyse, l'empêche d'agir. La lucidité est toujours un frein à l'action. Il doute de l'authenticité du spectre; il veut trop choisir le moment propice à sa vengeance. Et il recule celle-ci indéfiniment. Il est significatif qu'il

n'agira toujours que sur une impulsion victorieuse de son être affectif. C'est un des moments d'irréflexion où le sort qui se précipite ne le laisse pas réfléchir, où son émotion est à son paroxysme, qu'il tue Polonius, provoque Laërte, enfin tue le roi. Ses actes concordent avec un réveil du cœur. Et la force qui le soutient sera ce spectre s'annonçant par un rythme sourd, obsédant, qui, au début, me semblait artifice mélodramatique, et soudain prend à nos yeux un sens imprévu qui me hante : ces appels réguliers, pressés — tout comme un cœur qui bat, ce rythme à deux temps, un fort, un faible — systole, diastole — c'est toute la part sentimentale du jeune homme qui vient l'arracher aux subtilités dissolvantes de l'analyse. Une fois ce sens accordé aux bruits du spectre, quelle émotion lorsque, dans la chambre de la reine, sans rien voir, on entend augmenter le sourd battement symbolique...

Ces quelques réflexions, entre beaucoup d'autres, que me suggérait



Jacqueline Bouvier et J.-L. Barrault dans « Hamlet ».

(Photo Berninot.)  
l'autre soir autant la mise en scène de Barrault que le texte même de Shakespeare, disent, mieux qu'un jugement, ce que je pense du spectacle de Marigny — de J.-L. Barrault en Hamlet. Il y a sans doute d'autres façons de comprendre le rôle. La grandeur de cette figure est de permettre des interprétations diverses, d'être riche de tant de possibilités. Quoi qu'il en soit, la création de Barrault restera inoubliable. Nul n'a comme lui le sens des gestes. Chacune de ses entrées est née à un spectacle. La position de ses doigts lorsqu'il tend les bras, la pureté de son attitude lorsque, l'épée au bout des bras levés, le corps cambré, la jambe tendue en arrière, il hésite à tuer le roi en prière... la ligne qu'il décrit quand il s'accroche aux épaules d'Horatio... Je n'arrêtais pas de citer. Et la richesse de son registre, passant du rire halluciné à la plus simple tendresse, pouvant tout exprimer. C'est du grand art.

Jacqueline Bouvier, si agréable ailleurs, avec sa diction pointue de petite fille, m'a peu touché dans la scène difficile de la folie d'Ophélie. A André Brunot, que j'ai maltraité justement à propos des *Fausse confidences*, je suis heureux ici de rendre justice. Il est excellent dans Polonius. Renoir, M.-H. Dasté, Desailly sont à leur place. Les décors et costumes sont beaux. Une symphonie en beige et gris. Une certaine défaillance peut-être dans les éclairages et le jeu des rideaux de la troisième partie ? Ou cette lenteur soudaine provient-elle de l'absence momentanée d'Hamlet ? On sait en effet que la pièce n'a qu'un rôle autour duquel gravitent des fantômes. Lui absent, le reste est silence.